

ÉLISABETH PELEGRY

Deux ou trois verres en douce



Élisabeth Pelegry

Deux ou trois verres en
douce

© Élisabeth Pelegry, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4821-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

16 août, un peu avant dix-huit heures.

En vérité je m'attendais quand même un peu à le revoir. Mais sûrement pas à cette heure-là de la journée.

La dernière fois que nous nous étions côtoyés pour ainsi dire matin et soir, c'était en avril. Un séjour de quelques nuitées sur une île paradisiaque. Séjour qui s'était relativement mal passé. Avant cela c'était à Noël, chez eux. J'imagine qu'Anne avait insisté pour que je passe cette fête en leur compagnie.

Céder sur un événement comme celui-là avait été sans conséquence, le champagne coulait de toute façon à flots dans tous les foyers un peu civilisés de notre beau pays. Parce qu'en dehors d'événements exceptionnels comme ceux-là nous ne nous rencontrions plus très souvent en chair et en os même si, depuis plusieurs mois, je ne le ratais jamais, du moins virtuellement, lors de sa chronique quotidienne sur une chaîne d'informations en continu, le soir. Écouter ses propos était la plupart du temps superflu.

Depuis la ville, il fallait plus d'une heure pour arriver jusqu'ici, sans compter le kilomètre de chemin de terre, boueux et glissant en hiver, sec et empierré tout l'été. Ce qui rajoutait, selon les conditions météorologiques du jour, entre dix minutes à plus d'une demi-heure de route.

Pas mal de mes anciennes connaissances, en fait presque toutes, avaient, quelques-unes brutalement et d'autres au fil des mois, renoncé à venir me rendre visite. Dans le fond, c'était aussi bien. Évidemment, il était confortable de penser que ces éloignements n'étaient dus qu'à ce petit kilomètre toujours délicat à gérer, presque impossible à parcourir sans risquer la sortie de route quand il neigeait, acrobatique quand la pluie se mettait à tomber en ravinant la chaussée. Je faisais semblant d'y croire mais je savais bien qu'il s'agissait d'autre chose, de quelque chose d'informulé, en rapport avec le sentiment de malaise que je procurais désormais à autrui. Ce n'était pas moi directement qui suscitais ce trouble, mais plutôt les images dérangeantes liées à une sombre histoire convergeant dans ma direction. La situation me chagrinait un peu à l'endroit de ceux que j'avais appréciés, ceux avec lesquels j'avais passé de nombreuses soirées – relativement – gaies. À d'autres moments, quand j'arrivais enfin à me persuader de l'impossibilité d'un retour en arrière, cet état de fait m'indifférait.

Presque totalement.

Finalement, je reconnaissais même une finesse de jugement à ces soi-disant amis qui regrettaient que nous ne nous voyions pas plus souvent. Parce que j'étais devenue infréquentable. Quand je rencontrais certains d'entre eux par hasard en ville, je m'étonnais de constater que ceux qui, en pleurnichant leurs excuses bidons, regrettaient de ne plus passer chez moi autant qu'avant, c'est à dire jamais, étaient montés au moins une fois jusqu'ici avec leur énorme bagnole et étaient repartis un peu pompettes, voire complètement saouls. Et avaient trouvé ce kilomètre de piste absolument exotique et franchement amusant.

Depuis que le plus gros de l'orage était pour ainsi dire passé, qu'il n'en subsistait qu'une traînée grisâtre, très grisâtre, m'étaient revenues faiblement des idées de jardinage alors que j'avais tout laissé partir à vau-l'eau, m'étais foutue de savoir à quelle saison on était.

C'était plutôt bon signe pour ma santé mentale, peut-être un premier pas vers un retour à la normale. Bien qu'il reste encore pas mal de mes nouveaux plis à revoir, de mauvaises habitudes, des manières de me comporter qui vraiment clochaient, et clochaient plutôt fort.

J'étais en train de creuser un trou, à la barre à mine. Ici, le sol est tellement ingrat qu'une simple bêche est bien insuffisante pour effectuer cette tâche. D'ailleurs, l'endroit où poussaient quelques fleurs, des primevères et du muguet au printemps, quelques plants d'iris et de scabieuses sauvages, un rhododendron dont je détestais la couleur orange artificielle et qui donc végétait par manque de soin, cet endroit ne faisait que quelques mètres carrés, tout au plus vingt, au coin sud de la maison, le seul arpent de terre un peu défrichée sur les dix hectares de la propriété.

Cela faisait plusieurs jours que je m'y étais mise, un peu chaque fin d'après-midi pour m'éviter des ampoules aux bouts des doigts. Mes mains m'étaient plus précieuses que n'importe quelle autre partie de mon corps. Peut-être parce qu'avec la connaissance presque parfaite que j'avais de la langue italienne elles représentaient mon gagne-pain. Elles tapaient à grande vitesse sur le clavier de mon ordinateur. Plusieurs fois par jour je les tartinais d'une crème hydratante qui sentait le baume du Pérou et le géranium.

Ils disaient au moins trois fois le volume de la motte ou soixante centimètres de profondeur sur cinquante de large pour une plantation d'arbuste. J'en étais à peu près à la moitié, mais ces rosiers à racines nues, venus par container d'Angleterre, je tenais vraiment à les mettre en terre correctement, à appliquer à

la lettre les recommandations accompagnant l'envoi des horticulteurs rosbifs.

Adam, quand je lui avais parlé de ce projet, avait émis quelques doutes ; à son avis, le sol n'était pas bon, trop acide à cause de la proximité des conifères, et, d'après lui, pas suffisamment ensoleillé. Je refusais d'y croire et rêvais à une profusion d'énormes fleurs rouges de mai jusqu'à fin octobre.

Par chance il n'était pas encore dix huit heures quand j'ai entendu le bruit particulier de la caillasse giclant dans la dernière portion du chemin, un raidillon qui surprenait tout le monde par sa méchanceté.

Parce que dix-huit heures était devenu le moment sacré où je décapsulais une bière devant la télé. Après, je passais à plus fort.

Il se pouvait, si je ne me trouvais pas à la maison pour x raisons, que je déroge à ce rituel, mais dans ce cas j'en ressentais physiquement le manque, comme si une main furieuse m'agrippait brutalement l'estomac. La pression se relâchait graduellement et puis reprenait après un moment de calme bien trop court. Le yo-yo pouvait durer des heures. Ces rappels à l'ordre ressentis chaque fois de la même manière et avec la même intensité me fascinaient ; nous étions incroyablement bien foutus, munis d'alarmes et de réflexes aussi performants que n'importe quel appareil électronique. Restait toutefois de l'infidélité à mes rites une moiteur désagréable, un peu généralisée, et qu'aucune machine ne connaîtrait jamais.

Je n'attendais plus personne. Mes rares visiteurs étaient Adam quand il venait bricoler autour de la maison ou qu'il m'emmenait en promenade, Frank et Josie, mes plus proches voisins, les rares fois où je les invitais à manger, Anne qui passait de temps à autre quelques jours avec moi uniquement par compassion.

Ma salopette de travail était maculée de boue, j'en avais même jusque dans les cheveux. Des projections inévitables causées par mon acharnement et la bonne idée que j'avais eue d'humidifier le fond du trou pour rendre la terre plus meuble.

De deux choses l'une, où quelqu'un avait pris le mauvais embranchement, avait raté celui qui menait au groupe de maisons secondaires plantées plus bas dans la côte, ou alors il s'agissait d'une affaire plus sérieuse. Si peu de voitures montaient désormais jusqu'ici qu'il fallait au minimum s'attendre à des ennuis. Frank, mon plus proche voisin, m'avait avertie. Il voyait passer des mecs louches devant chez lui, des mecs qui ne s'arrêtaient pas une fois arrivés au terme de la route goudronnée ; d'après lui, des gars en repérage de futurs cambriolages, des écumeurs de maisons isolées, des salopards.

En mars, on les avait vus pour de bon ; trois types rasés avec des anneaux dans

le nez, dans une camionnette immatriculée en Belgique. Ils avaient fait demi-tour sur le terre-plein gravillonné à moins de trois mètres de la maison. Ce soir-là, dans la cour, Adam cassait du bois à la hache. Ils avaient bien fait de ne pas s'attarder...

Tout de même, depuis, je m'enfermais la nuit. Encore que pas toujours. Parce que j'oubliais parfois qui et où j'étais.

Si quelqu'un se pointait pendant la journée, je ne ressentais aucune crainte particulière, seulement une sorte d'agacement anticipé dès que j'entendais un moteur peiner dans les derniers cent mètres. Il s'agissait la plupart du temps d'agents qui venaient relever le compteur d'eau ou d'électricité, quelquefois du facteur – rarement puisque j'avais une boîte postale au village – et exceptionnellement, comme pour les rosiers, d'un livreur en camionnette. En général, presque toutes ces personnes mobilisées par un service administratif montraient un mécontentement visible à se retrouver si loin de la nationale, avec le risque de crever ou de s'enliser dans la boue. Surtout de perdre du temps. La réciproque était également vraie. Vivre seule au milieu des bois ne rend pas très enclin à une grande sociabilité.

Et pourtant, il y avait eu un temps où la maison ne désemplissait pas de tout le week-end, où la musique résonnait sur la terrasse jusqu'au petit matin, où des gens dormaient dans des hamacs tendus entre deux chênes. Ce temps était révolu pour toujours.

En alerte, j'ai lâché mon pied de biche dans le trou de plantation et, en catimini, me suis glissée jusqu'au coin de la maison en passant sous la glycine dont je retardais toujours l'élagage, quelquefois même jusqu'aux premières gelées. Au dernier moment j'ai reconnu la voiture de mon beau-frère qui se garait sur le côté de la maison, sur un emplacement à peu près plat mais envahi de mauvaises herbes et de bouquets d'orties.

Mon sang n'a fait qu'un tour.

À l'indienne je me suis reculée le dos courbé, puis me suis précipitée le long du mur en le rasant au plus près, complètement affolée. Une fois à l'intérieur de la maison j'ai couru fermer la porte donnant sur l'étage pour ensuite me boucler dans la salle de bain du bas où très rapidement mon sang-froid et toutes mes facultés de raisonnement sont revenues d'elles-mêmes. Je me suis même fait rire intérieurement, d'un rire un peu jaune ; après tout il ne s'agissait que du mari de ma sœur, je ne risquais absolument rien.

Je l'ai entendu appeler et frapper à la porte vitrée du bas pourtant largement

ouverte. Il aurait pu entrer mais apparemment ne le faisait pas ; un homme bien élevé qui ne se permettait pas ce genre de privauté. Et pourtant il connaissait bien la maison... ou l'avait bien connue...

Tant bien que mal j'essayais en même temps d'arranger mes cheveux, de me passer un coup d'eau sur le visage, de m'extirper de ma salopette dégueulasse pour enfiler au moins un jean propre, tout cela dans une précipitation qui faisait que chacun de ces gestes prenait en fin de compte plus de temps que si j'étais restée un peu plus calme.

Je suis ressortie à peu près décemment recoiffée et habillée, me donnant un air détaché, une mine foncièrement blasée.

Depuis avril et dans ma tenue négligée, il était bien possible que mon aspect se soit légèrement modifié. Pourtant, je le savais bien en m'examinant dans le miroir, rien de mes turpitudes n'étaient encore visibles extérieurement. J'étais toujours l'Ève aux cheveux blonds, la Vénus émergeant de sa coquille Saint-Jacques, la fille un peu belle mais bizarre, tellement introvertie qu'on ne la comprenait la plupart du temps qu'à moitié, ou alors pas du tout.

Martin arpentait la terrasse les mains dans les poches. Les planches clouées aux solives sur toute la longueur de la maison craquaient sous son poids. Il n'était pourtant que de taille moyenne, bien proportionné, ni mince ni gros, mais son impatience devait y être pour quelque chose.

C'était étrangement troublant pour moi de le découvrir en tenue décontractée, à la limite débraillée. Une impression de retour en arrière, quand il venait lui aussi s'amuser ici. J'ai réussi à refouler immédiatement ces images – énormément de travail sur moi pour parvenir à un tel résultat –, surtout les dernières où je l'avais vu en jean polo à cette soirée où un pauvre bougre, presque devenu fou, avait subitement décidé d'escalader la façade de la maison.

À la télé il portait toujours un costume bien coupé, des cheveux parfaitement disciplinés et même une coiffure peut-être un peu trop efféminée à mon goût, très tendance, sans doute faite pour plaire à la fois aux femmes et à tous ceux dont le genre était possiblement incertain. Une très fine moustache également. En avril, malgré la chaleur tropicale, il avait toujours été vêtu de vêtements légers mais élégants.

Présentement il affichait un début de barbe aux reflets presque violets dans la lumière déclinante du soir et ses vêtements, son pantalon en lin et sa chemise en cotonnade légère semblaient froissés. Un peu plus que seulement légèrement comme il est admissible et même recommandé pour se donner l'air désinvolte

sans paraître totalement négligé.

Il s'est tourné vers moi la tête baissée sans que nos regards se croisent. Je n'y tenais pas moi non plus. Je pouvais facilement me projeter et savoir quel effet je lui faisais.

— Anne a découché deux nuits de suite, qu'est-ce que tu dis de ça !

Voilà comment il a abordé le sujet abruptement, sans même me dire d'abord bonjour ou esquisser le sourire qui accompagnait ses propos cyniques et qui faisait fondre son public amateur de peignées, celui-là même qui était devant son poste de télévision, comme moi, à dix-huit heures pétantes.

Son ton où transpirait une colère mal dissimulée m'a surprise mais pas tant que ça. Dans le fond, il était bon comédien.

— Tu sais que ta voiture est bonne pour l'Éléphant bleu ! L'été est tellement sec, il y a de la poussière partout...

Les mains sur les hanches, il s'est tourné sans répondre en direction de mon jardin, ou plutôt vers mes bois puisque la maison est cernée par la forêt. Des arbres communs, chênes, épicéas, érables et sapins pectinés, tous plus ou moins hauts, tous plus ou moins dangereux pour la maison en cas de fort coup de vent. Ainsi posté, les jambes légèrement écartées, on aurait pu croire à un ingénieur forestier en tenue de ville froissée, venu tout exprès évaluer une coupe. Il hochait doucement la tête d'un air connaisseur en levant son regard vers les cimes qui dansaient paresseusement dans la brise chaude de l'été. Une pie s'est mise à crier dans le bouquet de bouleaux qui perdait tout doucement et très anormalement ses premières feuilles une à une. Le tableau, globalement, était assez romantique.

Il devait y avoir une sorte de transmission de pensées entre nous puisqu'il m'a dit en se retournant :

— Tu devrais peut être en faire couper quelques-uns non ? Des tornades, il peut s'en produire à peu près partout maintenant... En tout cas, c'est ce que disent les experts des nouveaux phénomènes météo....

— Oui, sûrement que je devrais mais j'ai pas trop envie, on verra... Et puis, les plus malades ont déjà été abattus l'an dernier..

Martin a continué à promener son regard partout sauf sur moi. Il s'est retourné vers la façade envahie de chèvrefeuille, vers les fenêtres largement ouvertes du rez-de chaussée et sur celles de l'étage closes par des volets verts à lamelles. J'aurais aimé qu'une centaine de geais viennent briser le silence mais non, il n'y

avait même plus un poil de vent assez fort pour faire frissonner les grands peupliers.

— Bon, donc tu ne l'as pas vue !... Si c'est cela qui te choque, je suis désolé pour le terme *découché* ! Ce que je voulais dire c'est que ça fait maintenant un peu trop longtemps qu'elle n'est pas rentrée à l'appartement. Je me fais du souci. C'est la première fois que ça arrive... Je ne sais pas si je dois aller voir les flics ... Je suis venu à tout hasard, au cas où elle serait passée par ici...

Et dire que je ne lui ai même pas proposé d'entrer un peu à l'ombre de mon salon propre, de partager avec lui un tant soit peu de son inquiétude. J'aurais pu. Avec un peu plus d'aplomb et beaucoup d'efforts. Lui offrir un thé par exemple. Du thé, même si je n'en buvais pas, je crois que j'en avais des dizaines de sortes, à revendre ; aux agrumes, au gingembre, à la fleur de pissenlit ou d'hibiscus je ne me souviens plus, parfumé à la mangue, à la cannelle...

Non, je ne lui ai rien proposé et l'ai laissé repartir à peine trois minutes après son arrivée, soulagée de le voir s'éloigner les épaules légèrement affaissées et l'allure lente, une image de lui très différente de celle fringante qu'il affichait à l'antenne. Il est monté dans sa voiture de luxe dont la portière s'est refermée dans un bruit doux et caoutchouteux. Le bas de caisse était gris jusqu'à mi-hauteur. Le contraste avec le noir brillant de la carrosserie n'était pas très joli à voir.

J'ai attendu au coin de la maison jusqu'à ce que le bruit des cailloux projetés et celui, plus discret et pour ainsi dire inaudible du moteur électrique, s'éloigne définitivement.

Maintenant que j'avais la certitude de ne pas le voir au journal du soir, j'aurais pu retourner à mon chantier et cogner encore une demi-heure dans la terre dure, cogner comme une enragée pour faire *passer mes nerfs*.

Au lieu de cela j'ai foncé dans la cuisine et me suis servi un verre de vin blanc glacé que j'ai avalé comme un sirop de grenadine.